

Dans la face ouest des Drus par Nicolas Philibert

Fin 1984, quand on est venu me proposer de faire ce film (initialement, c'est un autre réalisateur qui devait le tourner), j'ai beaucoup hésité. Il s'agissait de filmer le jeune alpiniste virtuose Christophe Profit dans l'ascension solitaire de la face Ouest des Drus, au cœur du massif du Mont-Blanc, une gigantesque paroi de granit lisse et verticale de 1100 mètres de haut, coupée par d'immenses surplombs. Je n'avais strictement aucune expérience de ce genre de tournage, et bien qu'ayant fait un peu d'escalade dans mon adolescence et pendant mes années d'étudiant, j'étais bien loin d'avoir atteint le niveau qui m'aurait permis de me lancer dans une paroi de cette ampleur. Du reste, cela faisait une bonne dizaine d'années que je n'avais pas mis les pieds en montagne. D'un autre côté, je n'avais rien tourné depuis « *La Voix de son maître* », en 1978. Tous mes projets personnels étaient restés en panne, et je commençais à faire du surplace...

Trois ans plus tôt Christophe Profit, à peine âgé de 21 ans, s'était rendu célèbre en réalisant cette ascension d'une extrême difficulté en « solo intégral » - sans corde ni aucune technique d'assurage - dans le temps exceptionnel de trois heures dix, quand les meilleures cordées du moment mettaient un jour et demi pour la faire ! Un exploit qui allait lui valoir le surnom de « Sprinter des cimes », et qui allait le faire entrer par la grande porte dans l'Histoire de l'alpinisme moderne.

Le film se présentait donc comme la réédition de cette ascension, qu'il s'agirait de tourner non pas en temps réel mais par petits bouts, en plusieurs jours. Il y avait une petite fiction à la clef, une vague histoire qui servait de prétexte et que je trouvais assez naïve, mais je n'avais pas le choix, c'était à prendre ou à laisser ! Côté production, l'affaire se présentait sous les meilleurs auspices. L'essentiel du budget était déjà réuni, notamment grâce à l'apport d'un laboratoire pharmaceutique dont le PDG, lui-même fervent alpiniste, souhaitait associer la firme qu'il dirigeait à un exploit de cette nature, en échange de quoi il conviendrait de tourner une brève séquence « médicale » où l'on verrait Christophe mesurer son rythme cardiaque. Enfin, il y avait un diffuseur, Antenne 2, dont la case hebdomadaire « Les Carnets de l'Aventure », programmée chaque samedi à 17 heures, était très suivie... Bref, après quelques nuits d'insomnie, j'ai fini par dire « oui ».

Le tournage dans la paroi exigeait une organisation rigoureuse, qui ne pouvait souffrir le moindre flottement. Le timing et le coût des rotations en hélico, la dangerosité des déposes, la lourdeur de l'équipe (avec les guides – un pour chaque technicien - nous étions douze), la complexité et la lenteur de nos déplacements, des manœuvres de corde, des manipulations du matériel cinéma, dont le moindre élément devait être sanglé sous peine de basculer dans le vide au premier faux mouvement, sans parler des risques inhérents à toute escalade en haute montagne - chutes de pierres, arrivée inopinée du mauvais temps,

dévisage ou accident corporel... - tout cela donnait à cette entreprise une dimension épique.

Pour chacun des passages clef de l'ascension - « la Fissure de 45 mètres », « le Dièdre Mailly », « le Dièdre de 90 mètres » - l'emplacement des deux caméras avait fait l'objet de longues discussions préalables avec Christophe, Sylviane Tavernier, sa compagne d'alors – qui deviendra quelques mois plus tard la première femme à intégrer la prestigieuse Compagnie des Guides de Chamonix - et Dominique Radigue, jeune et brillantissime grimpeur lui aussi, avec qui Christophe faisait souvent équipe quand il ne grimpeait pas « en solo », et qui disparaîtra l'année suivante sur les pentes de l'Aconcagua. Discussions bientôt partagées avec les guides que nous avons recrutés, Michel Arrizi, Jacques Fouque, Alexis Long, Jean-Paul Vion et Jacques Wintenberger, dont chacun semblait connaître l'itinéraire sur le bout des doigts, et dont le sang-froid nous sera précieux tout au long du tournage. J'avais fait à mon tour quelques repérages en hélicoptère, et même gravi le premier tiers de la face avec Christophe et Dominique jusqu'à la fameuse « fissure de 45 mètres » qu'à ma grande fierté, j'avais réussi à franchir en « libre », encordé bien sûr, mais sans trop tirer sur les clous.

Laurent Chevallier, derrière sa caméra, était un opérateur hors pair. Il filmait de façon instinctive, avec un incroyable sens du cadre. Il avait déjà réalisé de nombreux films de montagne et me faisait bénéficier de son expérience. Responsable de la seconde caméra, Amar Arhab était très imaginatif lui aussi, mais à l'inverse, il n'avait jamais fait de montagne, et tentait de dissiper sa peur en multipliant les blagues. Quant à Bernard Prud'homme, c'était la discrétion même. À la fois ingénieur du son et guide de montagne, président en exercice de la Compagnie des guides de Chamonix, il dégageait, du haut de ses deux mètres, une incroyable impression de force et d'invulnérabilité.

Chaque matin, on se faisait déposer dans la paroi en hélicoptère à un point chaque fois différent, minutieusement repéré et préalablement « équipé » par les guides, l'équipement en question consistant à visser dans la roche quelques *pitons à expansion* auxquels nous pourrions nous suspendre en toute quiétude, nous et notre matériel. Les guides avaient également entreposé en plusieurs endroits, à l'abri des regards, des sacs contenant couvertures de survie, boissons, vivres et pharmacie de secours pour le cas où le mauvais temps nous aurait condamnés au bivouac.

Les déposes étaient des moments de très grande tension. Notre pilote était certes remarquable, il n'empêche : plus l'appareil s'approchait de la paroi, plus les risques encourus étaient grands. Nous n'osions jamais en parler, mais chacun savait que la moindre chute de pierres sur les pales de l'engin ou une rafale de vent un peu brusque pouvaient avoir des conséquences désastreuses, nous précipiter mille mètres plus bas. Pour nous acheminer tous jusqu'au lieu de tournage, pas moins de quatre rotations étaient nécessaires depuis la DZ (*Dropping Zone*) de Chamonix, et il en fallait une cinquième pour le matériel. Dans certains cas, la verticalité de la paroi interdisait à l'hélico de s'en approcher. Nous devions alors nous faire « treuiller » plus haut dans la face, ou bien encore dans la face nord, un peu moins raide, et rejoindre les emplacements

prévus en rappel ou en traversée. Ces treuillages étaient très impressionnants. L'hélicoptère se maintenait en vol stationnaire, les pales tournant parfois à un mètre du rocher, ce qui faisait un vacarme inouï et risquait à chaque seconde de provoquer des chutes de pierre. Chacun à notre tour, nous devons passer à l'extérieur de l'appareil, nous tenir debout sur le patin, passer délicatement le filin du treuil dans notre baudrier, nous « asseoir » alors dans le vide et nous laisser lentement descendre trente ou quarante mètres plus bas, jusqu'à atteindre une vire minuscule où un guide nous empoignait solidement et nous amarrait au piton le plus proche. Plus tard, j'apprendrai avec effroi de la bouche du pilote qu'en cas de pépin, il aurait suffi à celui-ci d'actionner une manette pour sectionner le câble du treuil et sacrifier, en le larguant dans le vide, celui qui était au bout. Une chance qu'il n'ait pas eu besoin de le faire !

Quand toute l'équipe était enfin sur place, nous commençons lentement à nous déployer, chacun rejoignant l'emplacement qui lui avait été assigné, et cela pouvait prendre deux heures de plus. Enfin, on appelait Christophe par talkie, il prenait à son tour l'hélico et nous rejoignait là-haut.

Les premiers jours, il enchaînait les passages les plus ardues avec une telle aisance que c'en était déconcertant. Bien sûr, de le voir seul, sans corde, perdu dans l'immensité de cette paroi haute comme trois Tour Eiffel, où la moindre erreur ne pouvait se traduire que par une chute mortelle, avait de quoi impressionner... Pourtant, s'il grimpe aussi lestement, c'est que cela ne devait pas être si compliqué ! Comment les spectateurs allaient-ils mesurer la difficulté de son entreprise ?

Mais l'ascension du fameux « dièdre de 90 mètres » allait bientôt donner toute sa dimension à son exploit...

Je revois Christophe au milieu de ce passage d'une sévérité effrayante, uniformément lisse et déversant, fendu en son milieu d'une étroite fissure. Il a beau avoir 800 mètres de vide sous les semelles, cela n'a pas l'air le troubler, il enchaîne les mouvements avec une grande précision. Mais le voilà soudain qui s'arrête, qui hésite, qui cherche ses prises... Il essaie encore et encore, mais non ! Décidément, ça ne passe pas ! Vite, il ne peut pas rester ainsi ! Vite, vite, il ne va pas tenir longtemps ! La tension est extrême ! À quelques mètres de lui, un peu plus haut sur la gauche, nous assistons à la scène, totalement impuissants. Le voilà alors, en proie à une formidable poussée d'adrénaline, qui se met à hurler, à injurier la montagne, et qui entreprend de redescendre de quelques mètres, tendant une jambe un peu plus bas, en aveugle, tâtonnant du bout du pied à la recherche de la moindre aspérité. Si par malheur ça ne tient pas... Mais ça tient ! Puis l'autre pied, et ainsi de suite... Enfin, il parvient jusqu'à un appui minuscule, chaque pointe de pied reposant sur quelques millimètres, les mains en verrou dans la fissure. Vite, on lui lance un bout de corde, il s'attache. Ouf ! Quel soulagement. Ces trois minutes ont duré un siècle !

Plus tard, au montage, il me faudra beaucoup insister pour que cette séquence figure dans le film. Christophe n'était pas chaud. Il craignait qu'elle n'écorne son « image ». Il finira pourtant par se ranger à mon avis : plus que toute autre, cette scène allait permettre au spectateur de mesurer l'ampleur de son exploit, et

donner à son auteur, soudain vulnérable, un visage « humain » qu'il n'aurait pas eu sans elle.

Aujourd'hui, la physionomie de la face ouest des Drus a profondément changé. En 1997, puis en 2003, et de nouveau 2005, une série d'éboulements a affecté la structure de la paroi et effacé nombre d'itinéraires historiques, offrant aux alpinistes une nouvelle virginité.

www.christophe-profit.fr